

SAINT-ÉTIENNE DE VIENNE EN AUTRICHE



(Saint-Étienne, église cathédrale de Vienne.)

SIÈGE DE 1529. — SOLIMAN-LE-GRAND. — SES CONTEMPORAINS. — LEVÉE DU SIÈGE. — SAINT-ÉTIENNE RESPECTÉ. — SIÈGE DE 1683. — CARA-MUSTAPHA. — LA PLACE ÉPISÉE. — SOBIESKI DE POLOGNE LA DÉLIVRE.

Deux fois la capitale des Etats autrichiens fut assiégée par les Turcs, et deux fois les Turcs furent contraints de renon-

cer à cette proie convoitée : à chaque irruption, deux cent mille hommes se répandirent hors de l'empire ottoman, et, inondant les terres de la chrétienté, arrivèrent à l'improviste aux portes de la ville de Vienne. Soliman I^{er}, en 1529, et Cara-Mustapha, en 1683, commandèrent les deux sièges.

Soliman I^{er}, surnommé le *Grand*, le *Magnifique*, le *Con-*

guérant, le *Législateur*, avait fait son entrée à Constantinople, **comme** sultan, l'année même où Charles-Quint fut couronné empereur à Aix-la-Chapelle, — où François I^{er} eut avec Henri VIII d'Angleterre, de célèbre et odieuse mémoire, l'entrevue brillante connue sous le nom de *Camp du drapeau d'or*, — et où le pape Léon X fulmina sa première bulle contre Luther, dont les attaques vigoureuses commençaient à ébranler le trône pontifical.

Dès son avènement à l'empire, Soliman avait profité de la rivalité de François I^{er} et de Charles-Quint pour tourner ses armes contre l'Europe; il s'était emparé de Belgrade, le boulevard du royaume de Hongrie; il avait enlevé, après un siège de cinq mois et demi, aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, l'île de Rhodes qui leur appartenait depuis deux cent douze ans; il avait pris et repris plusieurs fois Bude, lorsque, le 15 septembre 1529, il se présenta devant Vienne avec sa formidable armée. — Ferdinand, favorisé par des pluies abondantes, avait eu le temps de jeter vingt mille hommes dans la place, et de l'approvisionner: la défense fut aussi vive que l'attaque; des soldats éprouvés dans les guerres de Charles-Quint, une artillerie bien servie, permirent au gouverneur de la ville d'arrêter pendant plus d'un mois le monarque ottoman, habitué à voir les places fortes succomber sous ses coups. — Cependant la saison devenait chaque jour plus mauvaise, les vivres manquaient aux Turcs, les campagnes ravagées ne leur offraient aucunes ressources; les soldats, mourant de faim, expiraient dans les tranchées; quarante mille d'entre eux, et, selon d'autres, quatre-vingt mille avaient déjà péri. Soliman fut donc obligé de lever le siège.

Ce sultan, digne contemporain de Léon X, saisi d'admiration à la vue de l'église de Saint-Etienne, avait donné ordre à ses canonniers d'épargner ce monument, classé parmi les plus beaux de l'architecture gothique. En reconnaissance de sa générosité, un *croissant* et une *étoile* furent gravés sur la dernière assise de la tour, et y demeurèrent un siècle et demi, jusqu'au siège de 1683, où, Cara-Mustapha n'ayant pas eu les mêmes égards, ces armes de l'empire ottoman furent effacées. — Saint-Etienne n'était devenue cathédrale que vers le milieu du XIV^e siècle; c'est à cette même époque que le corps de l'église, bâti en 1144, fut réparé et agrandi; quant à la tour, elle est d'une date plus récente, et la partie haute est postérieure à l'an 1400.

On a célébré long-temps à Saint-Etienne, et peut-être célèbre-t-on encore, une cérémonie annuelle en l'honneur de la délivrance de la ville par Sobieski. La famille impériale, accompagnée de la noblesse, se promène en procession solennelle et se réunit dans la cathédrale pour y entendre une messe d'actions de grâces. Ce jour est consacré à la joie, et la parure la plus gaie comme la plus riche est regardée comme le témoignage d'une pieuse gratitude.

Vienne, en effet, comme nous allons le voir, fut sauvée par une sorte de miracle à cette époque mémorable, et c'est à la Pologne qu'elle doit dire merci.

Le 14 juillet 1683, les Turcs, au nombre de plus de deux cent mille, commencent à descendre la montagne de Saint-Marc, avec leur cavalerie, leurs chariots et leurs chameaux chargés de bagages, et se postent en forme de croissant autour de la ville. Deux jours après, Cara-Mustapha, grand-visir, ordonne l'ouverture de la tranchée, et fait jeter aux assiégés une sommation dont la teneur met en évidence ce grand précepte de la religion mahométane: *Convertir le monde à l'Alcoran par le sabre*. En voici deux paragraphes:

« Et comme c'est un principe de notre véritable religion, » de répandre la foi musulmane, nous vous exhortons avec » instance, avant de dégainer nos terribles cimenterres, d'em- » brasser la loi de notre saint Prophète, et de permettre » qu'on vous instruisse dans ses mystères, qui vous procure- » ront le salut de vos âmes. Et en cas que vous rendiez votre

» ville, soit que vous soyez jeunes ou vieux, riches ou pauvres, nous vous assurons que vous pourrez y demeurer » sans aucune crainte, en vivant comme vous le faisiez avant » notre arrivée, et que ceux qui souhaiteront d'en sortir pour » aller vivre ailleurs en auront la permission, et y seront » conduits avec leurs biens, leurs femmes et leurs enfants.

» Mais au cas que vous soyez obstinés et que vous nous » obligiez de prendre votre ville par force, nous n'épargnerons personne. Nous jurons de plus, par le Créateur du » ciel et de la terre, qu'en ce cas nous passerons tout au fil » de l'épée, comme cela nous est enjoint par notre sainte » loi; que nous prendrons tous vos biens, et mènerons en » captivité vos femmes et vos enfants. — Le pardon n'est que » pour ceux qui se soumettent aux ordonnances divines. »

Les habitants de Vienne répondirent à cette sommation par des coups de canon.

Cependant l'état des affaires était loin d'être rassurant. Cara-Mustapha avait fait une irruption soudaine, et, dès l'entrée en campagne, s'était porté vers le cœur de l'Autriche avec la presque totalité de son armée. Cette tactique, qui se rapproche de celle de nos jours, était fort habile; elle eût sans doute entraîné la prise de Vienne, si le visir eût mis dans la poursuite du siège la vigueur qu'il avait montrée en pénétrant dans le centre de l'Autriche, contre l'avis de tous ses pachas et de Tékeli lui-même.

Cara-Mustapha avait calculé si juste qu'il put arriver devant Vienne sans coup-férir, et demeurer soixante jours devant cette place sans qu'elle fût secourue.

L'empereur Léopold, emmenant avec lui son impératrice, ses archiducs, ses archiduchesses, s'était enfui au milieu des cris du peuple indigné, dès le premier soupçon des projets des Turcs. Le duc de Lorraine, beau-frère de Léopold et commandant son armée, avait été forcé de se replier précipitamment, et de sa petite armée de trente-sept mille hommes n'avait pu détourner qu'un corps de huit mille fantassins, qui, joints à la bourgeoisie et aux volontaires, formaient en tout treize mille défenseurs.

Quinze jours, un mois, six semaines, huit semaines se passent, et point de secours. La chrétienté en suspens attend les résultats de la lutte; Louis XIV, en guerre avec l'Autriche, lève néanmoins le blocus du Luxembourg, et fait dire aux Espagnols que son intention n'est pas d'attaquer un prince chrétien quand les Turcs sont dans l'Empire, ni d'empêcher l'Espagne de secourir l'empereur. — Mais les Espagnols restent au repos.

La ville, épuisée, est prête à se rendre; le croissant va surmonter les flèches des églises.

Enfin le soixantième jour du siège arrive, et voici Jean Sobieski de Pologne, le héros du Nord.

« Ce visir est un ignorant, dit Sobieski en examinant » le campement de Mustapha; nous le battons! — Oh! » comme nous l'allons battre! » — Du sommet des hauteurs on apercevait çà et là les tentes magnifiques des Turcs, de beaux chevaux sous des housses d'or et de soie, une multitude d'esclaves dont les riches vêtements brillaient au soleil: les soldats polonais étaient presque nus. — « Ces gens-là, » disait Sobieski en montrant ses compagnons d'armes au » duc de Lorraine qu'il avait rejoint, ces gens-là ne s'habillent » jamais que des dépouilles de l'ennemi. La dernière guerre, » ils étaient tous vêtus à la turque. »

Il en fut encore ainsi cette fois; car, le 12 septembre, l'armée combinée, composée de soixante-cinq mille hommes, descendit du haut des montagnes; à sept heures du soir, Sobieski était dans la tente du visir, estimée à un million; et le lendemain le camp était livré au pillage.

Quand on vit habituellement avec les méchants, on devient nécessairement ou leur victime ou leur disciple; lorsqu'on fréquente au contraire les hommes vertueux, on se forme

LE MAGASIN PITTORESQUE.

DEUXIÈME ANNÉE.

1834.

PARIS,

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,

RUE DU COLOMBIER, N° 30.

PRÈS DE LA RUE DES PETITS-AUGUSTINS